

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 62 (1924)
Heft: 51

Artikel: La tanta Fanchette et l'ovrai maçon
Autor: Mérine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219151>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LA TANTA FANCHETTE ET L'OVRAI MAÇON

LA villhie Fanchette dâo Prâ novî étai onna bouna dzein, coumeint on ein vâi piequa. Tot lou mondou lâi desâi tante et l'amâvé bein, adî presta à fêre servîou : l'avâi adî deîn sa fatta dâi trabiette à la bise. âobin dâi chêtzon po lè baillî âi z'infants quie reincontrâvé. Po tot dere : l'irè la cranma dâi pere burràte dâi villhié fellhié.

On bi dzo, ein saillieint de tzi li, l'a trovâ assetà su lou ban dèvant la maison on pouro diâbllio mau vètu que l'avâi l'ai bein lassâ. Adan la tanta Fanchette lâi demandè :

— V'itè bein lassâ ?
— Oh ! vâi ! ma bouna dama.
— Quiè fèdè vo quand vo travaillidè ?
— Ye su maçon et l'est mè que portou lou mor-ta et lou cimeint ; l'est on ovrâdrou bein pèna-billiou, on meti dé tsin et on est reindu âo bet dé la dzorna.
— Ye vo crâiou bein, que l'ai fa la tanta Fan-chette.

— Quand fâ tsaud, on châ et on s'eimpèdze de cimeint, se plliao, l'est la mima tsousa, à ci com-meint lè z'allions son vitou fotu ; et n'est pas lou tot, à midzo on est lassâ, on n'a rein fam, on ne pao pas medzi, on est traù lassâ po drumi !

— Mon pourr'hommou, vo pleingnou bein. L'ai a-te gran tein que vo fèdè ci meti ?

— Oh ! na, ma bouna dama, ye ne vu coumein-ci quie dèman !... *Mérine.*

LOU VERTET

L'EST ridou einnoyao de veni villhiou. On regrette, coumeint dît la tsanson, sa tsamba bein fête et lou tein perdu ! On a dau mau dè soellia, min mè dé pai su la tita... mâ lou pie eimbèteint, l'est quand on n'a pe min dè deints : adieu lè bons bocons !

Et lou pire l'est qu'on ne sâ pas coumeint teni lou fêtu de la pipa deîn la botze ; l'est tant bon, dè teims ein teims, dè fêre onna bouna pipaye ! Adan on est dobedzi dé mettre âo bet dâo tuyau (ao bet qu'on met deîn la botze, bin sâ) on *vertet*.

— Sèdè vò cein que l'est on vertet ?

— ... ?

— Na ? Et bein-vaiqué : on preind onna bo-bena dè fi retò, on einvortollhie lou bet dâo tuyau de pipa avouè lo fi. tantie que l'ai ausse on bon mougnon asse gros qu'onna coqua, deïneche vo pouédè rateni voutra pipa eintra lè duve mâchoi-res quie n'ont pie meîn de deints et vo pouédè fêre de la fougâre. N'est pas dèffècilou ma ye fallâi lâi sondzi. Et l'est cein qu'on appelle on *vertet*.

Ye vo racontò tot cein, passeque quand vo sarâi on villhou grigou et on villhou pipatson coumeint mè, vo sarâi paot'îre bin benaîse dé pouai foumâ voutra pipa peindeint l'hivè que vint à la cavetta dâo fornèl. *Mérine.*

UNE CONFERENCE PIERRE DESLANDES

C'EST à Nyon, sous les auspices de la Société de développement de cette ville qu'a été faite l'intéressante conférence de M. Pierre Deslandes, dont nous empruntons le compte-rendu au *Journal de Nyon* :

Du ton simple de qui a dégonflé les mots de leurs sonorités creuses, du ton intime de la conversation d'âme à âme, du ton du ppète qui se recueille plutôt que de celui du conférencier qui pérore, M. Pierre Deslandes est venu parler à Nyon, de « Chez nous ».

Sans en avoir l'air, il posait, sous ce simple titre, un bien grand problème : qui sommes-nous, nous Vaudois, qui disons « Chez nous » ? Avons-nous un langage, une pensée et des mœurs qui nous différencient de l'étranger et de nos autres frères confédérés ? Si oui, ce caractère qui nous est propre plonge-t-il ses racines assez loin et assez profond dans l'histoire pour qu'on puisse lui reconnaître la fixité et lui assurer la durée que l'on confère à une race ou à un type ?

Noble et beau problème ! M. Pierre Deslandes avait, pour le résoudre, les plus beaux des dons. Il ne nous fatigua point par de l'histoire, et les considérations sèches de la théorie. Il fit mieux. Nous vîmes comment son intuition admirable des êtres et de la vie lui révélait dans un geste, une parole, ou la ligne d'un paysage du Milieu du Monde, le fond caché des caractères et de l'histoire.

Le petit Vaudois naît au village. La cloche y sonne pour lui son heure communale. A l'école de Madame la régente et de Monsieur le régent, il apprend les choses essentielles, qui sont lire, écrire et calculer. Son esprit, resté souple parce qu'il apprend peu, mais bien, puise dans le contact journalier avec la bonhomie des gens, des bêtes et des choses de la campagne, un réalisme sain. Sa poitrine étroite s'élargit dans l'air natal, et son esprit, qui se précise au double exercice de l'étude et de l'observation, conquiert pas à pas les vues claires du solide bon sens de ses pères. Arrivé à l'âge d'homme, l'expérience et l'initiative se font équilibre en lui. Il gravit la côte qui lui cachait l'horizon, et contemple le pays qu'il aime avec son cœur autant qu'il le comprend avec son intelligence : l'automne en transfigure la richesse et la beauté. Les chênes étendent leurs branches calmes sur les vergers encore verts. Une feuille tombe, lourde, des hêtres dont les bras se reposent. Les lignes des montagnes s'en vont, sereines et douces, au-dessus des crêtes des collines, et, dans un vallon d'ombre, passe un groupe de six vaches blanches, hiératiques...

L'industrie, pensait-on, et les progrès de la civilisation moderne, en pénétrant dans nos campagnes, allaient entamer ce riche capital du pays et de la race ! Craintes superficielles ! Le paysan est homme trop avisé, sans doute, pour ne pas mettre à profit, tout comme un autre, les machines, les automobiles et le téléphone. Mais si sa vie en a été simplifiée, elle n'en a point été changée. Son fond et son orientation lui viennent d'ailleurs. Elle continue comme avant, et comme toujours, à dépendre de la seule volonté de la nature et des saisons chan-

geantes. Le paysan ne pare aux risques éternels qui planent sur son existence que par une prévoyance plus grande, un souci plus profond, que ne le comporte la vie de l'ouvrier des villes. Seuls les biens amassés dans le sol par de longues générations lui permettent de lutter, sans défaillir, contre les années dures. Ainsi l'après de sa vie, en lui créant des responsabilités plus grandes, lui a donné des libertés plus grandes aussi. Sa noblesse d'homme libre sur un sol libre, celle qui l'attache malgré tous les revers à la terre de ses morts, au souvenir de leurs luttes et de leurs joies est éternelle.

Les auditeurs de la conférence ont suivi avec plaisir M. Pierre Deslandes jusqu'ici. Ils ont admiré son aisance à faire transparaître dans les moindres scènes, dans les images prenantes de la vie de chez nous, ce fond de solide et naturelle philosophie que sa méditation à l'entière dégage de l'observation de notre vie. Mais ils se sont demandé, non sans anxiété, où M. Pierre Deslandes voulait en venir, en proclamant que cette riche substruction de l'âme vaudoise qu'il venait de décrire avec tant de puissance et de ferme émotion, ne révélait tous les trésors de sagesse et de réflexion enfouis en elle que réchauffée par le feu d'un verre de vin doré !

Nous regrettons que M. Pierre Deslandes n'ait pas mieux dit ici toute sa pensée. Nous connaissons de lui des pages solides où il a su faire appel, pour expliquer l'âme de notre peuple, à ce mystérieux génie, semé en lui dès les premiers siècles de son histoire par une sagesse éclose aussi dans la solitude austère et sublime des champs, et qu'est l'Evangile. Nous croyons que c'est cet Evangile surtout qui a fécondé les dons naturels de l'âme vaudoise, et que cette bienveillance de notre peuple, dont M. Pierre Deslandes a fait, à la fin de sa conférence, un si touchant tableau, c'est le levain de l'Evangile qui l'a muée parfois en charité ardente. C'est le même levain enfin qui transfigure pour les yeux de notre peuple, et pour ceux de M. P. Deslandes aussi, la vue du pays en celle d'un grand paradis. M. P. Deslandes ne nous a-t-il pas dit que Nyon était plus qu'une autre contrée de notre canton ouvert au ciel et à l'espace ? Nul doute qu'un esprit aussi sensible que le sien aux harmonies spirituelles de la nature avec notre âme ne comprenne que ce ciel, qui descend dans le bleu firmament du lac, est celui de Davel et de Vinet. Le ton en est d'une trop sublime profondeur pour être comparé à celui de l'or de nos coteaux. Il est fils d'une douleur avec laquelle M. P. Deslandes semble ne pas avoir encore assez compté. Le jour où il se penchera plus attentivement sur ces secrètes profondeurs de l'âme vaudoise, son talent si souple en sera singulièrement élargi et approfondi.

Nous avons cru de notre devoir d'écrire ces lignes en réponse à la juste déception d'une partie du public de la conférence. M. Pierre Deslandes, avec qui nous avons eu le privilège de causer quelques instants, est homme à comprendre nos remarques. Sachons-lui gré d'être venu pendant une courte heure de la soirée nous poser un problème qu'on ne saurait trop remuer à cette heure, où bon nombre de nos